

Un mot seul et le monde est énoncé

Guy Gervais

Volume 27, numéro 4 (160), août 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31289ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gervais, G. (1985). Un mot seul et le monde est énoncé. *Liberté*, 27(4), 69–76.

GUY GERVAIS

UN MOT SEUL ET LE MONDE EST ÉNONCÉ

Un mot seul et le monde est énoncé
secret toujours que cette tristesse de la chair

femme dès le premier jour arrachée à la vie
question ultime qui perce l'argile de l'âme

voile où s'impriment les nuances du sang
reflet du passage de la barque sur le souffle

serait-ce vous enfin parmi elles éclairée
où germerait un signe abandonné sous les branches

revoir le ciel après votre départ
à travers les oiseaux, les branches et leur chant
prendre le premier sentier sous les forêts
et chercher le loup qui coure à sa perte
suivre les rivières comme des guides en pays liquéfiés
que reste-t-il de nos âmes que des parfums
pour reconstruire l'être disparu
visages multiples les uns sur les autres comme des
plumes
et l'on voit la vie battre de l'aile alors que rien ne
résiste
ni moi ni personne nul homme ne traverse son corps
sans laisser de sang comme un appel dernier
j'ai déposé mes os au coin du feu comme un présent
et je vole au devant d'une chute profonde
qui nous guette au revers d'une vie comme l'aube
et ma chair déchirée comme une voile sous l'orage
vers quel récif amer se dirigent nos jours

Le vent est mort sur les feuilles
mon cœur a roulé comme une pierre
le bruit d'une branche brisée blesse
la fleur qui tombe comme une goutte de chair

Qu'y a-t-il devant nous d'inconnu
chaque matin la mer laisse le sable nu
nous avons cru voir les traces de messagers
mais le froid brûle les yeux comme du sel

le soleil durcit les rêves sur nos lèvres
l'écorce de l'être se replie dans l'ombre
chaque journée résonne dans nos cœurs
comme du fond d'une grotte où rien ne pleure

Tous les oiseaux ont quitté le navire
les branches plient sous le vent
mais le chant dans la gorge brûle comme l'été
et midi s'attarde tel un vautour sur sa proie
quelle source viendra jusqu'ici en ce monde de terre
abreuver de son chant les obscures amours rompues
le verbe s'évapore comme un parfum silencieux
et les bêtes enivrées rôdent patiemment
mon cadavre s'enfouit sous la poussière
afin de fuir la naissance de tes yeux
dont le bleu souvenir hante toutes mes chairs

Sombre jour de tes yeux entre deux paupières
je vois le mystère et je lis ton regard
l'infini s'étend sur une ligne horizontale et verte
où la nuit tombe, claire comme l'iris de ta lumière

je mets les mots sur tes lèvres mais ils se perdent
car ton souffle est ailleurs, ta voix perdue m'étreint
l'imaginaire, seul fermier des champs de l'esprit
rêve d'une moisson de joie qui ressemble à tes chairs

je descends vers le sol comme un ange sans oracle
mon verbe ne jaillit plus sur la mer emportée
les voiles de tes secrets ressemblent à des adieux
où les mots contournent les objets sans les dire

je ne peux rien connaître que cette femme refuse
les heures studieuses m'apprennent son langage
mais sur son front je lis déjà l'oubli des sons
comme un long séjour d'une vie en eaux calmes

ses doigts glissent entre les miens comme du sable
l'éternité se mêle au quotidien des pages
une vague viendra emmêler l'écriture
parmi les signes blancs que les rochers déchirent

le roc est mon exil où ma parole se brise
avant de prononcer la voix de votre nom
j'ai gravé dans la pierre le récit de ma gorge
où brûlent en même temps et l'amour et la nuit
et monte un chant si doux que les fleurs
s'abandonnent
pendant que vous glissez au loin sur les eaux
pour ne plus revenir que sous forme d'oiseau
tracer devant mes yeux un signe de l'espace
vol qui toujours me hante de ne plus mourir

Voir passer les jours parmi les fleurs
et les reconnaître à leur parfum
ainsi que des visages aimés
la vie serait un long message inscrit dans notre chair
que nous lirions ensemble à haute voix
assis auprès d'un arbre plein de bruits et de plumes
chaque mot qui tombe sème ses résonnances
à même notre gorge et nos lèvres, les heures
tissent une écorce de sens d'où le mystère sortira
quand nous serons prêts à céder notre chair

dans le jardin intime de nos rêves
les choses minuscules semblent lourdes de sens
et rien n'échappe à la rumeur fragile
j'entends le corps se rompre comme une fleur de la
tige
les abeilles s'enfuient emportant l'essentiel

c'est l'automne déjà au milieu du ciel
les arbres vont tomber sous les coups du hasard
car il faut bien chauffer son âme quand vient le froid
les fruits secs attendent aux combles du grenier
que vienne le silence des longs jours qui nous guettent
comme des bêtes veillant sur une proie facile

faut-il se protéger des vents de l'étranger
qui chavirent les vies et brûlent les vaisseaux
qui s'aventurent sur le calme des eaux
quand la vie nous appelle et nous pousse

l'hiver est en nos os comme une poudre blanche
qu'un rien disperse à jamais dans l'espace
et nos larmes se figent de souvenirs amers
une image fragile qui ressemble à la femme
oubliée en nos chairs arrachées à la nuit

faut-il rester au sol comme des pierres
à mûrir une mort qui roule sous nos corps